

ARISTOTE ET L'ÉDUCATION D'UN PRINCE

1. À LA COUR D'HERMIAS

Aristote a suivi de 367 à 347 l'enseignement de Platon qui, à sa mort, laisse la direction de l'Académie à son neveu, Speusippe.

Philippe II a pris la cité d'Olynthe, une alliée des Athéniens. Il l'a détruite, mis à mort une partie des citoyens et vendu les survivants comme esclaves. L'atmosphère de suspicion générale entretenue par Démosthène qui dénonce la présence d'espions macédoniens est devenue dangereuse pour le philosophe de Stagire. En 347, à Athènes, Aristote ne peut jouer un rôle politique du fait de son statut de *météque*, d'« éternel étranger ». En compagnie de Xénocrate et de Théophraste, il part pour Atarnée, une cité grecque de l'Éolide, sur la côte nord-ouest de l'Asie Mineure, en Mysie, à l'opposite de l'île de Lesbos.

Son départ ne serait donc pas lié à la prétendue rupture avec Platon imposée par la tradition. Aristote – le « liseur » ou « l'intelligence de l'École », comme le nommait Platon en hommage à sa vaste érudition – a souvent critiqué les théories de son maître, en accord avec l'esprit même de l'Académie où la pensée était libre. Il aurait volontairement

renoncé à prendre la tête de l'École à cause de la situation politique, des préparatifs de l'attaque macédonienne et du rôle qui pourrait être le sien dans les affaires dont nous parlerons plus loin. On peut imaginer à ce moment un Aristote toujours platonicien. Le laisserait entendre le *Protreptique*, un ouvrage perdu, qui serait, non seulement une exhortation à la philosophie, mais un manifeste pour la défense de la vie philosophique telle qu'elle était pensée à l'Académie.

En 347, donc, Aristote se rend à Atarnée. Une cité que le philosophe connaît. En effet, âgé de onze ans, Aristote y a perdu ses parents, morts en 373. Proxénos d'Atarnée, devenu son tuteur, s'est occupé de ses biens et s'est chargé de son éducation : grammaire et rhétorique, histoire, musique et gymnastique. Aristote y a étudié les physiciens de Milet. Il a lu Homère et les Tragiques. Il y a rencontré Hermias, un eunuque, avec qui il s'est pris d'amitié. Cet Hermias, qui avait été l'esclave d'un certain Eubulos, un riche usurier, en était devenu le *dynaste* pour le Grand Roi.

Aristote rejoint ensuite Hermias, son disciple et son ami, à Assos.

Selon les plans de philosophie politique de Platon, en harmonie avec l'unité mystérieuse des membres de l'Académie, deux platoniciens, deux « défenseurs des *Idées* », Érastos et Coriscos de Skepsis l'y ont précédé. Dans une lettre qui leur est adressée, la *Lettre VI* – si elle est authentique – par les ruses d'une écriture au sens caché, Platon leur donne des consignes hautement politiques, invitant ses deux disciples à associer la sagesse au pouvoir, à la puissance.

La *Lettre VII* est également utile pour approcher les véritables intentions de Platon. Pour ce faire, il faut éclairer les passages obscurs par des rapprochements avec d'autres passages obscurs, mettre en résonance des termes, repérer les contradictions mises intentionnellement pour faire signe au lecteur initié à cet art d'écrire.

On sait la situation difficile de Platon à Athènes au moment de cette *Lettre VII*. Lors de la restauration démocratique survenue après une *stasis*, une terrible guerre civile, et au moment des procès de 399, Platon se retrouve seul. On comprend aisément, dans ces conditions, la nécessité d'une pensée *allégorique*, d'un art permettant d'exprimer un sens tout en le dissimulant.

Léo Strauss dans *La Persécution et l'art d'écrire* a analysé ce type de discours. Sont évoqués les procédés de la contradiction intentionnelle. Dans l'avant-dernier chapitre des *Discours*, Machiavel affirme, à propos d'une ruse guerrière, qu'une faute trop grossière doit faire soupçonner un piège. Or l'auteur lui-même parle ensuite d'une faute de ce genre commise sans la moindre intention de tromper. Ce feint aveu est un piège, et suggère que les propos de Machiavel sont en réalité destinés à mettre en garde le lecteur.

L'Académie est bien un lieu politique. Y sont, en effet, formés des législateurs répandant, dans tout le monde grec, les principes de Platon, « le plus puissant et le plus radical penseur antidémocratique que le monde ait jamais connu » (M. I. Finley, *Les Anciens Grecs*). On trouve chez Diogène Laërce (III, 46) et chez Plutarque, dans le *Contre Colotès* (1126 A), le catalogue de ces hommes politiques issus de l'École. Ainsi, certains d'entre eux, comme Euphraios d'Orée, Aristonymos, Ménédemos de Pyrrha, Phormion, Érastos, Speusippe ou encore Xénocrate, deviennent des conseillers politiques ou rédigent des constitutions en s'inspirant des pensées du maître. Selon la thèse de l'École de Tübingen, Platon aurait réservé aux initiés, dans les fameux *Enseignements non écrits*, des pensées et des approches non consignées dans les textes exotériques. D'après Aristote, cet enseignement traite de l'essence même du Bien dont la nature nous est cachée, comme, par exemple, dans le *mythe de la Caverne*, mythe à la fois ontologique et politique. On sait, par ailleurs, que, selon le principe de la sélection et du secret, la pratique de la philosophie est réservée, dans la *République*, à la première caste, ou, dans les *Lois* (XII, 14), aux *gardiens* de la constitution, les membres du Conseil Nocturne.

L'Académie est bien le théâtre de la propagande et des manipulations politiques du philosophe.

Ce n'est donc pas par hasard que Platon, à la fin de la lettre (*Lettre VI*, 323c-323d), demande à ses trois disciples de la lire et de la relire ensemble – évidemment à haute voix – avec la plus grande attention.

Le philosophe dit espérer leur fidélité aux principes qu'il leur donne pour ne pas tomber dans les pièges multiples que le vice tend à la vertu. Comme ils sont sans expérience, il leur faut un appui pour ne pas être

contraints d'interrompre l'étude de la sagesse vraie tandis que leurs préoccupations iraient plus qu'il ne le faut à cette science qui porte sur les hommes et les nécessités de la vie. Cette force dont ils ont besoin, Hermias, le *tyran*-philosophe, la possède. Il leur demande d'être unis par les liens les plus étroits de l'amitié, de la *philia* : « C'est ainsi que nous devons être philosophes. »

Voici cette lettre, si importante pour nos propos :

« Platon à Hermias, Érastos et Coriscos, portez-vous bien.

Il me semble qu'un dieu, dans sa généreuse et juste bienveillance, vous a ménagé une heureuse destinée, pour peu que vous l'acceptiez en bonne part : vous habitez la même terre et, lorsque la nécessité le veut, ce lien vous engage à vous rendre mutuellement service pour les choses les plus importantes. Pour ce qui est d'Hermias, ni la multitude de ses chevaux, ni celle de ses forces auxiliaires, ni même, de surcroît, la profusion de son or, rien ne pourrait davantage augmenter sa puissance que le nombre de ses amis solidement fidèles, au caractère intègre. Pour ce qui est d'Érastos et Coriscos, outre la sagesse des Idées, cette belle sagesse, mon âge avancé m'autorise à dire qu'ils ont encore besoin d'en acquérir une qui les prémunisse contre la méchanceté et l'injustice, et leur confère une force pour se défendre. Tous deux, en effet, manquent d'expérience parce qu'ils ont passé une grande partie de leur vie parmi nous, qui sommes dans la juste mesure et assurément incapables de méchanceté : c'est la raison pour laquelle j'ai indiqué ce dont ils avaient encore besoin afin qu'ils ne soient pas forcés d'abandonner la sagesse vraie pour s'adonner plus qu'il ne faut à celle qui permet de comprendre les hommes, même si cette sagesse-là est également nécessaire. Or, il me semble, autant que je puisse en juger sans le connaître personnellement, qu'Hermias a reçu de la nature la force de se défendre, et qu'il l'a faite sienne par un savoir-faire qui lui vient de son expérience. Pourquoi donc dis-je cela ? Tout d'abord, à toi, Hermias, moi qui, par expérience, connais mieux que toi Érastos et Coriscos, je dis, révèle et atteste que tu ne trouveras pas aisément des personnes plus dignes de confiance que ces deux concitoyens : je te conseille donc de prendre toutes les mesures que tu trouveras justes pour t'attacher à ces hommes, sans jamais sous-estimer l'importance de ce

conseil. Secondement, à vous Coriscos et Érastos, je conseille de vous attacher à votre tour à Hermias et de faire l'expérience de ces attachements mutuels pour tenter d'atteindre un degré d'amitié tel qu'il vous semblera ne faire plus qu'un seul et même être. Alors, si d'aventure l'un de vous juge bon de dénouer ce lien – l'homme, on le sait, manque en tout point de constance – envoyez ici, à mes amis et à moi, une lettre exposant ouvertement vos griefs : je garde en effet l'espoir que les paroles que nous vous écrirons d'ici, dans un esprit de justice et de déférence, parviendront, s'il s'avère que le motif du désaccord est sans gravité, mieux que n'importe quelle incantation, à vous réunir et à vous lier de nouveau. Vous restaurerez ainsi votre amitié et la communauté au sein de laquelle l'oracle que je rends aujourd'hui sera souverain, si tous, vous comme nous, pratiquons la philosophie autant qu'il est en notre pouvoir et selon les possibilités de chacun. Ce qui adviendra si nous n'agissons pas ainsi, je ne le dirai pas : je profère uniquement l'oracle favorable et annonce ainsi que tout ce que nous ferons sera bon, si la divinité le veut. Cette lettre doit être lue par vous trois, mais ce qui importe par-dessus tout, c'est que vous la lisiez ensemble. Si cela n'est pas possible, qu'elle soit lue à deux, en commun, selon vos moyens et autant de fois que cela sera possible. Il faut également que vous en usiez comme d'une convention et d'une loi souveraine – c'est la règle à suivre – jurant à la fois avec un sérieux qui n'est pas contraire aux Muses et sur un mode enjoué qui est frère du sérieux, jurant par le dieu maître des choses qui sont et seront, le souverain père du maître et de la cause, lui que nous tous connaissons, si nous nous adonnons réellement à la philosophie, aussi véritablement que le peuvent les hommes bienheureux » (Platon, Lettre VI, trad. A. Sokolowski).

À Assos, donc, Aristote enseigne, pendant trois années, avec Callisthène, son neveu, et Théophraste. Il est question de géométrie, de dialectique. Et de politique. Il commence ses *Historiai*, ses enquêtes sur les animaux, sur la faune marine en particulier – l'être vivant compris comme un tout et non comme une totalité. Elles constituent la première étude systématique du monde animal, l'ordre de la nature apparaissant dans la constance des phénomènes considérés dans leur

ensemble. Il y élabore les premiers et derniers livres de la *Métaphysique*, les *Premiers* et *Seconds analytiques*, une partie de la *Physique*, le traité du *Ciel*, la *Génération et la Corruption*. Il s'intéresse à la philosophie pratique et commence peut-être à rédiger la *Grande Éthique*, l'ébauche de sa philosophie morale. Il y fonde sa première école de philosophie...

Il épouse Pythias, une biologiste, dont il s'est épris. À ce sujet, le doxographe Diogène Laërce reproduit, sans les critiquer, les différentes versions qu'il a empruntées à la tradition. Selon Démétrios de Magnésie dans son *Livre des poètes et écrivains homonymes*, Pythias est la fille adoptive d'Hermias ou bien sa nièce. Pour Aristippe de Cyrène, au premier livre de ses *Plaisirs des anciens*, elle en serait la concubine. Quoi qu'il en soit, Aristote est tombé amoureux d'elle et l'a épousée avec l'assentiment du *tyran* : il « en eut tant de joie, qu'il fit à cette femme des sacrifices comme les Athéniens en faisaient à Cérés ». Il est question chez Eusèbe de Césarée, chez Lucien de Samosate, dans l'*Eunuque*, et chez Athénée de Naucratis de l'amour-passion éprouvé par Aristote pour la belle et savante Pythias, et des relations du philosophe avec Hermias qui aurait été davantage que son ami. Objet de rumeurs et de calomnies ? Selon Lycon, un contemporain du Stagirite, dont les dires sont rapportés par Aristoclès de Messène, un savant cultivé de l'époque impériale, Aristote aurait offert à Pythias le même sacrifice que les Athéniens à la Déméter d'Éleusis, cela, dans la joie du mariage, ou bien, à la mort de son épouse, en 326 à Athènes. Enfin, Diogène Laërce cite et l'épigramme d'Aristote gravée sur la statue d'Hermias à Delphes en l'honneur du *tyran-philosophe* et le *Péan à Hermias*.

Voici les faits tels que transmis par les Anciens.

Philippe projette son expédition et, dans ce dessein, entretient, en Asie Mineure, de secrètes intelligences avec tous les mécontents et rebelles en puissance. Hermias est du nombre et des plus avant dans la confiance de Philippe. En effet, pour assurer son futur dans un monde qu'intelligemment il prévoit dominé par les Macédoniens, pour conserver la position qu'il avait acquise dans le nord-ouest de l'Asie Mineure, Hermias négocie secrètement avec Philippe à qui il offre une tête de pont en Troade, ouvrant, de ce fait, la voie à une attaque des Macédoniens contre les Perses. Il sait la guerre imminente, en accord

avec la propagande panhellénique d'Isocrate qui a choisi Philippe comme *hégémôn* des Grecs.

Hermias trahit donc les Perses. Quittant le parti d'Artaxerxès III Ochos, il s'empare de plusieurs places et forteresses. Dans le récit de Diodore de Sicile, Mentor de Rhodes, qui avait montré sa force en Égypte et prouvé sa fidélité à Artaxerxès Ochos, enferme Hermias dans Atarnée. Il attire le rebelle dans un piège pour une prétendue entrevue. Par de feintes promesses, il lui fait espérer l'obtention de sa grâce, s'il se réconcilie avec le Roi. Il mène le prisonnier à Suse.

Maître de l'anneau d'Hermias, Mentor fait répandre en différentes cités de fausses lettres scellées avec cet anneau, dans lesquelles son prisonnier se dit dorénavant en paix avec le Grand Roi. Les destinataires trompés par le sceau ou qui désirent tout simplement rester sous la domination du Roi, ouvrent les portes de leurs cités et de leurs citadelles...

En réalité, Hermias est torturé et mis à mort par Artaxerxès Ochos, en 341 ou 340. Cependant il n'a rien révélé des accords et des plans secrets mis au point avec Philippe. Avant d'être crucifié, ou pendu, il aurait demandé qu'on dise à Aristote et à ses condisciples d'Assos qu'il n'avait rien fait qui fût indigne ou contraire à la philosophie. Callisthène voit dans la mort d'Hermias un symbole de la vaillance et de la *vertu* (*arété*) grecques par opposition au comportement (*tropos*) des Barbares.

Démosthène, quant à lui, sait, par ses agents secrets, le traité conclu entre Philippe et Hermias. Il se réjouit de la capture du *tyran* qui a été traîné dans la haute Asie : le confident et le complice des desseins de Philippe sur la Perse vient d'être arrêté. Luciano Canfora (*Une profession dangereuse, Les penseurs grecs dans la cité*) évoque la « férocité jubilatoire » de l'orateur qui n'ignore pas qu'Hermias a été « massacré, atrocement torturé non seulement dans le but de le faire parler, mais afin de prolonger ses souffrances au maximum ».

Pour l'orateur, une conjoncture heureuse se présente (*Quatrième Philippique*, 31-34). Les révélations d'Hermias, agent de Philippe, espion et traître aux Perses, pourraient, s'il parle, indisposer le Roi contre les Macédoniens et le conduire à une alliance avec les Athéniens, objet de ses efforts. Le Roi connaîtra ainsi les menées de Philippe, non par des

accusations venant des Athéniens qu'il pourrait soupçonner de parler uniquement pour leurs intérêts, mais par l'agent même de Philippe. Il y ajoutera donc foi. Les Athéniens seront, dans ces conditions, certains d'être entendus très favorablement quand ils déclareront la nécessité d'une alliance pour châtier les injures communes : Philippe serait, en effet, bien plus redoutable après s'être jeté sur les Athéniens et les avoir vaincus. Il fondrait alors, sans obstacle, sur la Perse. Une entente entre les Athéniens et les Perses pour accabler un ennemi commun – ce réalisme politique de l'orateur apparaissait déjà dans le discours *Sur les Symmories* – semble, dans ces conditions, possible. Elle est également nécessaire aux yeux de Démosthène pour le salut des Athéniens.

Pour tous ces motifs, il faut donc envoyer une ambassade pour traiter avec les Perses...

L'émotion et la réaction d'Aristote à la nouvelle de la mort de son ami sont le signe des liens qui unissaient le philosophe à Hermias, mais aussi de sa conception des rapports entre Grecs et Barbares et de ses idées sur l'impérialisme macédonien. Aristote, on le sait, demandera plus tard à Alexandre de traiter les Barbares comme des animaux ou des plantes.

Aristote était à Mytilène, dans l'île de Lesbos, depuis 345. Il s'y adonnait à des travaux d'histoire naturelle avec son épouse qui réalisera une vaste collection de spécimens vivants. En 342, Philippe l'invite à Pella pour l'éducation d'Alexandre.

On note, par ailleurs, que Diogène Laërce n'évoque pas le temps passé par Aristote à Mytilène, il le conduit directement de la cour d'Hermias à celle de Philippe.

Si l'on suit l'hypothèse de Werner Jaeger dans son *Aristote : fondements pour une histoire de son évolution*, Aristote se rend à Pella avec l'assentiment du tyran et « non sans une sorte de mission politique ». On peut penser, en effet, qu'Aristote n'ignorait rien des tractations élaborées par Hermias et Philippe – ni du traité signé avant 342. Cette interprétation est beaucoup plus riche d'enseignements sur le choix par Philippe du maître de son fils.

La tradition a imposé l'idée que Philippe avait cherché pour l'éducation d'Alexandre le plus grand des philosophes. Or, Aristote, au